

Un Polonais au « Far East » : *Asie fantôme.* *À travers la Sibérie sauvage (1898-1905)* de Ferdynand Ossendowski (1923)

Anne-Marie MONLUÇON

Université de Grenoble Alpes/UMR 5316 Litt & arts

Le livre le plus connu de Ferdynand Ossendowski est *Bêtes, hommes et dieux*¹, traduit en plus de vingt langues, ce qui a valu à son auteur d'être aussi populaire, dans les années 1920, que R. Kipling, A. Londres ou K. May. Toutefois cette étude portera sur un de ses livres moins connu, *Asie fantôme. À travers la Sibérie sauvage (1898-1905)*². Il s'agit de quatre récits de voyages en Sibérie, effectués entre 1898 et 1905. F. Ossendowski, bien que Polonais, travaillait comme géologue dans une équipe de chercheurs russes, parce qu'à cette époque une partie de son pays vivait sous la domination de la Russie tsariste. Il étudiait l'eau des lacs et les gisements de minerais ou de pétrole que la Russie exploitait en y faisant travailler les forçats, déportés en Sibérie. F. Ossendowski parlait sept langues dont le chinois et le mongol et il s'est aussi intéressé à la culture des peuples asiatiques, à leurs coutumes et à leurs croyances, comme un ethnologue. Comme il était aussi très sportif, bon cavalier et bon tireur, toutes les conditions étaient réunies pour que sa vie, puis ses nombreux livres, ressemblent à « un roman d'aventures » au sens anglo-saxon du terme. En d'autres termes, nous aurons à faire à un texte hybride sur le plan générique, ce qui est typique du récit de voyage, combinant, dans le cas qui nous occupe, deux composantes apparemment éloignées, les observations d'un

1. OSSENDOWSKI, 1995.

2. OSSENDOWSKI, 2011. Nos citations en français seront tirées de cette réédition.

scientifique et le récit d'aventures vécues, car l'*Asie fantôme* ne fait pas partie des romans de l'auteur mais de ses textes autobiographiques. Comme le démontre Elzbieta Koziolkiewicz dans son article³ consacré à *Bêtes, hommes et dieux*, « Un Polonais en Extrême-Orient : tribulations d'un texte New York-Paris-Varsovie », en ce qui concerne les textes de F. Ossendowski, il est toujours difficile de savoir ce que l'on lit. Les textes dont disposent les lecteurs français résultent d'une histoire éditoriale complexe.

Le texte publié en polonais en 1923 sous le titre *W ludzkiej i leśnej kniei*, que l'on peut traduire en mot à mot par « Dans le fourré des hommes et des bois⁴ », paraît en anglais, aux États-Unis, sous le titre de *Man and Mystery in Asia* [L'Homme et le mystère en Asie] dans une « traduction » de Lewis Stanton Palen, en 1924. Cette version a toutes chances d'être de même nature que *Bêtes, hommes et dieux* dont E. Koziolkiewicz démontre qu'il s'agit en partie d'une adaptation ou d'une écriture en collaboration, à la différence que, pour *Asie fantôme*, un manuscrit en polonais préexiste à la version américaine. La première publication en français paraît dans la foulée, en 1925, aux éditions Plon-Nourrit. Le texte n'est pas traduit directement du polonais mais, par Robert Renard, à partir de l'anglais, sous le même titre que la version américaine, *L'Homme et le mystère en Asie*⁵. Les œuvres de F. Ossendowski connaissent par la suite une longue éclipse⁶. Elles sont notamment interdites en Pologne, de 1945 à 1989, pour des raisons politiques. Cependant, la chronologie de leur redécouverte ne laisse pas d'interroger. *Asie fantôme* n'a pas été rééditée en polonais entre 1923 et 2008, mais *Bêtes, hommes et dieux* l'a été, en 1990, en entier ainsi qu'en quatre fascicules séparés⁷. Dans la foulée, les éditions Phébus republient *Bêtes, hommes et dieux* et *Asie fantôme* respectivement en 1995 et 1996. Cette réédition coïncide-t-elle avec le regain d'intérêt pour les anciens pays de l'Est pointé par Zofia Bobowicz⁸ ? Ou bien les œuvres sont-elles devenues libres de droits au bout de soixante-dix ans, en dépit de l'appel aux ayants droits, pour qu'ils se manifestent, figurant sur la page de garde ? Puis elles sont rééditées en Pologne

3. KOZIOŁKIEWICZ, article dans le présent volume. Je la remercie pour sa relecture et ses nombreuses indications concernant les sources polonaises.

4. OSSENDOWSKI, 1923. Ce mot à mot veut respecter l'alliance de termes inhabituelle entre « fourrés » et « hommes ».

5. OSSENDOWSKI, 1924.

6. On note une réédition de *Bêtes, hommes et dieux*, en France, en 1969, puis en 1973, aux éditions J'ai lu.

7. OSSENDOWSKI, 1990.

8. BOBOWICZ, 2012, p. 117.

en 2007-2008⁹. En France, *Asie fantôme* est ensuite réédité en 2008 par les éditions de la Loupe¹⁰ et *Bêtes, hommes et dieux* en 2011 chez Phébus. En 1996, le texte paraît dans la même traduction qu'en 1925 mais sous un autre titre, *Asie fantôme*.

Ce titre est une trouvaille à la fois féconde et trompeuse. Il entre en résonance, pour les lecteurs francophones, avec le titre *Afrique fantôme* de Michel Leiris (1934). Or le fameux récit de l'ethnologue du musée de l'Homme est l'un des cas étudiés par Vincent Debaene dans *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, étude consacrée au « double livre » des savants ethnologues¹¹. Ce chercheur étudie le récit de voyage, plus littéraire et subjectif, publié parallèlement aux écrits scientifiques de leurs auteurs (Griaule, Leiris, Lévi-Strauss). Or Ossendowski termine précisément sa note introductive sur le fait qu'il a pratiqué une bipartition de la matière et des manières d'écrire qui semble identique :

W tej opowieści o przygodach, przeważnie na Dalekim Wschodzie, zebrałem najsilniejsze wrażenia i wspomnienia ze swych podróży po rosyjskiej Azji w okresie lat dziesięciu. Ścisłe naukowe opisy tych podróży były zamieszczane w swoim czasie w różnych specjalnych czasopismach lub wydawane w oddzielnych książkach [...]. (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 8)

Au cours des aventures diverses par lesquelles je suis passé durant ces longues années, j'ai recueilli un grand nombre d'impressions et de souvenirs. J'ai essayé d'en fixer quelques-uns dans ce volume. Des comptes rendus purement scientifiques ont paru au fil des ans dans des revues savantes ou dans des brochures spécialisées. (Ossendowski, 2011, p. 10)

Cette information nous incite à prêter attention aux relations entre science et littérature. Toutefois le cas d'Ossendowski se caractérise par plusieurs écarts par rapport au corpus étudié par V. Debaene : l'auteur est géologue et non pas ethnologue ; il appartient à la génération qui précède Griaule, Leiris, Lévi-Strauss ; il a écrit ses rapports de mission scientifique en russe et ses œuvres littéraires en polonais, et ce qu'il écrit ne relève pas exactement de la « [...] tradition proprement française qui, de Montaigne à Rousseau en passant par Montesquieu, a toujours mêlé la réflexion philosophique, la curiosité pour l'exotique, le retour sur soi et

9. OSSENDOWSKI, 2007 et 2008a.

10. OSSENDOWSKI, 2008b.

11. DEBAENE, 2010.

la méditation sur la nature humaine¹² ». Il s'apparente plutôt au genre populaire du roman d'aventures, veine fictionnelle illustrée dans le reste de sa production. Cependant il faut nous déprendre de l'ethnocentrisme et de l'anachronisme qui nous font associer ici Ossendowski à Leiris. Ce titre est avant tout motivé par la présence du « monde fantômal » décliné de toutes sortes de manières dans le texte du Polonais : croyance au surnaturel et prégnance du monde des morts, disparition d'un paradis naturel et humain et mélancolie, et, enfin, ombre portée du livre *Bêtes, hommes et dieux. À travers la Mongolie interdite 1920-1921*. Ce dernier livre relate des événements vécus quinze à vingt ans après les missions scientifiques d'*Asie fantôme*. Il relève davantage du témoignage sur ce qu'ont été la révolution bolchévique en Russie et sa propagation en Mongolie, ainsi que sur la sanglante guerre civile qui s'en est suivi. Or F. Ossendowski a publié ces deux livres à peu d'intervalle, en 1922 et 1924, aux États-Unis, ou plus exactement, et à rebours de la chronologie, il a écrit *Bêtes, hommes et dieux* juste avant *Asie fantôme* (Ossendowski, 2011, p. 48). Il venait juste de réchapper de la chasse à l'homme dont il avait été l'objet de la part des révolutionnaires. *Asie fantôme* est donc un livre hanté par cet autre texte, *Bêtes, hommes et dieux*, qui a profondément modifié le regard de son auteur, initialement acquis aux idéaux de Progrès de la révolution de 1905, et devenu à l'issue de cette expérience un anti-communiste résolu. Sans entrer plus avant dans le détail de la genèse et de la traduction de ce texte, nous choisirons un angle d'approche différent et complémentaire de celui adopté par E. Koziolkiewicz et différent de celui de V. Debaene, qui s'intéresse à la « distribution des textes selon les lieux et les publics, et à la façon dont ceux-ci sont qualifiés¹³ ». Nous tenterons de répondre à la question : Pourquoi (re)lire Ossendowski aujourd'hui ? *Asie fantôme* fait-il sens pour nous de la même manière que pour ses premiers lecteurs ? On interrogera successivement sa dimension scientifique – celle-ci est-elle périmée ou d'actualité ? –, sa dimension romanesque – s'agit-il d'un western anticolonial¹⁴ ? – et, pour finir, sa dimension fantomale, dont certains aspects font écho à nos préoccupations les plus actuelles.

La dimension scientifique : de la vulgarisation à l'actualisation ?

Étudier la dimension scientifique d'*Asie fantôme* c'est se demander comment ce livre a réussi à faire d'une matière en partie scientifique un succès populaire dans

12. DEBAENE, 2010, p. 13.

13. DEBAENE, 2010, p. 20.

14. Cet article reprend, essentiellement dans sa deuxième partie, des éléments d'un article de MONLUÇON, 2018.

les années 1920 et ce que signifie le regain d'intérêt, bien plus modeste il est vrai, dont il jouit aujourd'hui. De quelle actualité peut-il être crédité ? De fait, science et récit d'aventures étaient compatibles parce que le second était sous-tendu par une ambition éducative et une orientation idéologique¹⁵ que confirme la chute du chapitre « Hardis pionniers » consacré aux frères Kudiakoff :

Bracia Chudziakowowie, ich życie, ich poglądy społeczne i polityczne, cechy ich charakteru wzbudziły we mnie głęboką sympatię, i myślałem zawsze, że ci ludzie o żelaznej woli powinni być wzorem dla młodzieży, kształcącej swego ducha w obecnych czasach osłabienia moralności i siły woli, depresji nerwowej i wstrząśnień politycznych i społecznych. (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 171)

Ces hardis pionniers, leur existence, leurs idées sociales et politiques, leur caractère, avaient éveillé en moi une profonde sympathie et j'ai souvent pensé que ces hommes à la volonté de fer devraient être donnés en exemple à certains jeunes gens qui, à notre époque de jouissance et d'agitation malsaine, semblent n'avoir plus ni moralité ni volonté. (Ossendowski, 2011, p. 175)

Leur compatibilité tient à ce que la science *aussi* est une aventure, tout d'abord intellectuelle mais également physique et humaine. La formation scientifique et la curiosité intellectuelle de l'auteur font que quatre disciplines sont représentées dans le texte : la géologie, la botanique, la zoologie et l'ethnologie. Dans ces conditions, qu'est-ce qui l'emporte ? La séduction littéraire du récit d'aventures opère-t-elle encore sur un lecteur nourri d'images et d'histoires sur écran ? Ou bien est-ce la dimension scientifique et documentaire qui serait encore, ou, paradoxalement, plus que jadis, d'actualité ? L'analyse révèle que l'actualité tient à la mise en relation de la vulgarisation scientifique avec l'économie, l'écologie et le contexte colonial, tandis que la dimension littéraire ne se limite pas à la structure narrative et aux effets propres au récit d'aventures.

Dans son récit, F. Ossendowski pose le cadre géographique de ses missions de manière beaucoup plus précise que les repères chronologiques. Par exemple, l'incipit du chapitre XXXIII commence au rythme effréné de certains départs dans les romans de Jules Verne. Le professeur Zaleski, chimiste et géologue, convoque

15. VENAYRE, 2002, p. 77-81. Dans ces pages, l'historien montre comment le roman d'aventures articule une séduction littéraire pour attirer la jeunesse vers la connaissance savante, une valorisation de « l'enseignement par l'expérience » et une exaltation des activités physiques sous-tendue par une idéologie clairement anti-intellectualiste et viriliste.

son compatriote pour qu'il le rejoigne le lendemain dans l'express de Sibérie, pour une mission dans l'Altaï afin d'étudier les lacs salés. Le trajet les mène de Pétrograd à Tomsk, puis sur le fleuve de l'Ob, à Novonikolaïevsk (devenue depuis Novossibirsk) et Barnaoul. De temps à autre, le narrateur mentionne son travail de rédaction, de mise en ordre de ses notes (p. 53 et p. 69¹⁶). On parvient à glaner quelques-uns des titres grâce auxquels il s'est documenté et qui ont pu constituer une partie de ses modèles d'écriture. Il mentionne des récits de mission scientifique comme les *Mémoires* de l'explorateur russe Martianoff (p. 42), *La Mongolie inconnue* de Douglas Carruthers (p. 48) ou les ouvrages du naturaliste Maack (p. 96).

L'évocation de ses recherches géologiques fait tout d'abord apparaître un lien entre science et économie, qui reste évidemment d'actualité. Au chapitre X, il se rend à Valdivostok « par ordre du gouvernement russe, pour étudier les marchés de l'Extrême-Orient¹⁷ [...] » (p. 96). Au chapitre XIV, il précise : « Cette même saison je visitai les baies de Sainte-Olga, Saint-Vladimir et Tatinkho. Ces parages sont extrêmement attirants pour les capitalistes ; on y trouve les plus riches dépôts de fer, de cuivre, de zinc et de charbon¹⁸ » (p. 126). Le chapitre d'ouverture donne un bon exemple de la manière dont l'auteur combine ici science et aventure. Bien que les riverains tartares désapprouvent leurs recherches, les géologues pratiquent des sondages du fond du lac Szira-Kul, « lac amer » : « Le lac sacré se vengera de ces hommes téméraires¹⁹ » (p. 20). Ils découvrent quelques semaines plus tard que leurs repères ont changé : « Nous en concluâmes que le fond du lac Szira est mobile, sujet à de puissants changements, probablement causés par des forces tectoniques profondes²⁰ » (p. 21). Ils comprennent aussi progressivement pour quelles raisons le lac se meurt, processus que l'auteur retrouvera plus tard dans certaines régions de la mer Noire. Survient alors, fort à propos du point de vue esthétique, un épisode poignant. L'équipe sauve du suicide par noyade une jeune Tartare, mariée à

16. Par souci d'allègement, nous ne redonnons le nom de l'auteur et la date que pour les citations. Pour les simples références, comme il s'agit toujours d'*Asie fantôme*, 2011, nous nous limitons aux numéros de pages.

17. [...] *z polecenia rządu rosyjskiego dla zbadania rynku Dalekiego Wschodu* [...], OSSENDOWSKI, 2008a, p. 84.

18. *Zwiedziłem tej jesieni Zatokę Świętej Olgi, Świętego Włodzimierza i Tetiuche. Są to miejsca na wybrzeżu Oceanu Spokojnego, najbardziej pociągające kapitalistów ze względu na najbogatsze pokłady rudy żelaznej, węgla, miedzi i cynku, ibid.*, p. 128.

19. *Jezioro jest święte i zemści się nad śmiatkami, ibid.*, p. 15.

20. *Zrozumieliśmy więc, że dno Szira jest ruchome, podlega jakimś nagłym i potężnym zmianom. Takimi zmianami były siły tektoniczne [...], ibid.*, p. 15.

quatorze ans à un vieux polygame, que les autres épouses maltraitent (p. 22). Mais ils ne la sauvent que pour la rendre à son triste sort. L'épisode suivant concerne une étrange tempête sur ce même lac. Après s'être gaussé de la superstition des Tartares (p. 20), le narrateur semble leur donner raison : « Cependant, le lac préparait sa vengeance. [...] : de grosses vagues venant des rochers couraient dans la direction du nord-ouest. C'était un phénomène étrange, car le ciel était sans nuages et nous ne sentions pas le moindre souffle de vent²¹ » (p. 24). En réalité, le récit laisse provisoirement le choix entre l'interprétation superstitieuse explicite, que feint d'adopter le narrateur par souci d'unité thématique et de composition esthétique, et la rationalité implicite que peut reconstituer de lui-même le lecteur : cette tempête était probablement causée par la tectonique des plaques agitant le fond mobile du lac. Dans ce chapitre, on comprend que la science permet l'aventure intellectuelle des savants et de leurs lecteurs, ainsi que l'aventure physique (la tempête a failli couler leur barque) et humaine (l'impuissance face à la condition de la femme en ces régions).

Les compétences du géologue incluent la botanique et la zoologie, voire l'agronomie, ce qui donne lieu à de superbes descriptions de la faune et de la flore (ch. IV, « Parmi les fleurs ») ainsi qu'à des analyses de cas qui rejoignent les préoccupations écologiques les plus contemporaines. Au chapitre XIX, le narrateur présente l'un des fléaux de la taïga oussourienne : les hommes-tigres, ou encore nommés *hounghoutzes*. Il s'agit de bandits chinois qui, en dehors du crime, n'exercent qu'une seule activité : le commerce des champignons séchés : « [...] les hommes-tigres et leurs pareils abattent des forêts entières, tout simplement pour faire pousser des champignons sur les arbres tombés. Ces géants renversés pourrissent sans réel profit pour la vie économique²²... » (p. 154). Le chapitre XXII se conclut sur une quasi fable écologique : « Quelques années après qu'on eut commencé à semer les variétés de blé provenant du Sud de la Russie, les récoltes furent frappées d'une maladie étrange. Les paysans l'appelaient l'alcoolisme du blé, les symptômes de l'empoisonnement ressemblant fort en effet à l'action de l'alcool sur le corps humain. [...] Au bout de quelques années le blé oussourien réussit à

21. *A tymczasem jezioro przygotowywało nam zemstę... [...] od skał nadbrzeżnych bieghy na północo-zachód ciężkie, duże fale. Było to dziwne zjawisko natury. Niebo było jasne, bezchmurne, żadnego powiewu wiatru nie odczuwaliśmy [...], ibid., p. 18.*

22. *Otóż takie plantacje grzybów są plagą lasów dębowych w Kraju Ussuryjskim. Chińscy szkodnicy wyrąbali te lasy na rzecze Chor, Daubiche i Ulache wyłącznie po to, aby na zrąbanych konarach rosły i mnożyły się smardze. Zrąbane olbrzymy leżą i gniją bez żadnej korzyści dla kulturalnego życia, [...], ibid., p. 152.*

trionpher de la maladie²³ [...] » (p. 180). Éloge de la résistance des espèces locales et rustiques face aux semences importées et supposées plus rentables qui conclut une implacable dénonciation des méfaits de la prétendue « civilisation », de la colonisation, dotant le chapitre, dont le fil conducteur est l'alcoolisme, réel ou métaphorique, ainsi que son contre-point presque ironique avec les sources d'eau minérale, d'une puissante cohérence thématique et symbolique. Le savant se rend à Shamkovka pour étudier les sources d'eau minérale de la région. Avec son guide, un moine, il tombe sur le spectacle lugubre d'un camp de nomades Orochons entièrement décimés par l'alcool. Le moine lui explique ceci : « Les marchands russes ne considèrent pas les indigènes comme des êtres humains. [...] Comme il est facile de les gorger d'alcool ! C'est le moyen habituel de faire des affaires avec eux. [...] Que de crimes, monsieur, sont donc commis pour l'amour de l'or²⁴ » (p. 178). Les problèmes écologiques et humanitaires sont donc explicitement reliés à l'économie et à la loi du profit.

La faune est essentiellement traitée à travers le thème récurrent de la chasse. L'équipe de savants est mandatée pour compléter les collections zoologiques des musées russes (p. 198). C'est ainsi que l'auteur abat un pélican rose (p. 195), un loup (p. 274), ou confie à l'entomologiste un brochet d'un mètre de long (p. 201). Il corrige aussi l'appréciation du savant Prjevalski, au sujet du lièvre noir, qui serait plutôt un lapin (p. 183). Son équipe et lui chassent pour se nourrir. Mais la chasse est aussi pour eux un sport, un loisir de choix : ils tuent deux cent soixante-dix faisans dans la forêt oussourienne (p. 111), à la faveur de la migration des chevreuils vers les Monts Sikhota-Alin, ils commentent, selon ses propres termes, « un vrai massacre » [*i tu szerzyliśmy zniszczenie*, p. 193] (p. 195). En revanche, à la période de nidation, ils s'abstiennent de chasser et se tournent vers la pêche (p. 198-201).

Un capitaine du bateau lui explique que les Russes ont accordé une concession aux Japonais qui ont pratiqué ce que l'on appelle aujourd'hui la surpêche et ont transformé la baie en « désert aquatique » [*pustynię wodną*, p. 113] (ch. XI, p. 107). Au chapitre XXI, il retranscrit l'épopée de deux pionniers russes, les frères Kudiakoff. Ceux-ci, chasseurs, trappeurs, pêcheurs et agriculteurs, font

23. *Gdy osadnicy ussuryjscy zaczęli siał pszenicę gatunków południowo-rosyjskich, po paru latach zaczęła się rodzić pszenica, z której mąka była trująca. Wieśniacy nazywali to „chlebem pijanym”, gdyż objawy otrucia przypominały działanie alkoholu. [...] Obecnie pszenica ussuryjska już przemogła tę chorobę [...], ibid., p. 175-176.*

24. *Kupcy rosyjscy nie uważają tubylców za ludzi. Ich można bezkarnie rabować, oszukiwać, nawet zabijać, a cóż dopiero spajać alkoholem! Jest to zwykły sposób handlu Rosjan z koczownikami! [...] Wielka zbrodnia, panie, dzieje się w imię złota i bogactwa!, ibid., p. 173-174.*

commerce de leur production très diversifiée. Ils chassent phoques et baleines mais partent en guerre contre les braconniers japonais (p. 172) et avouent, après avoir tué eux-mêmes un troupeau d'une espèce rare de phoques, avoir commis « un affreux carnage » [*najokropniejsza rzeź*, p. 169] (p. 172). L'épisode se conclut ainsi : « Un an plus tard le gouvernement envoya un détachement de troupes pour protéger les phoques contre les chasseurs, étrangers ou russes. Dès lors, la chasse devenait du braconnage, et nous désapprouvons tous les deux ces procédés²⁵ » (p. 173). Il faudrait toutefois se garder d'une lecture trop anachronique, du fait que ces thèmes entrent en résonnance avec notre actualité. Ici, à chaque fois, les Russes ont le beau rôle face aux Japonais. Or, les faits se situent plus ou moins avant ou pendant la guerre russo-japonaise et il n'est pas exclu que ce contexte associe des préoccupations écologiques et des arrières pensées politiques.

Aux sciences de la vie et de la terre qui constituent le domaine de spécialité scientifique et professionnelle de l'auteur, s'ajoute une pratique de l'ethnologie amateur qui nous rapproche quelque peu du corpus étudié par V. Debaene, mais devrait surtout inciter à une comparaison avec Vladimir Arseniev et Bronisław Malinowski. Parmi les sujets qui intéressent Ossendowski, les méthodes de chasse et de pêche (ainsi que le dressage des chevaux) figurent en bonne place. Il exprime une profonde admiration pour le savoir et le savoir-faire de ces peuples. Techniques de chasse des Chinois (avec chiens, arbres coupés et filets, p. 122), pêche à la nasse, avec *morda*, chez les Tartares (p. 200), chasse traditionnelle de Sibérie avec un oiseau empaillé (p. 224), chasse au loup, à cheval et au fouet (ch. XXIV). Seuls les pièges des Orochons qui étranglent les faisans lui paraissent « une méthode barbare » [*w ten barbarzyński sposób*, p. 174] (p. 179).

Les pratiques de chasse et de pêche déplacent l'attention de l'auteur du monde animal vers le monde humain. L'étude des sociétés humaines locales est foisonnante, car à cette époque le peuplement de la Sibérie était constitué d'une véritable mosaïque de peuples indigènes et étrangers. L'étude des premiers relève au moins en partie de l'ethnologie et celle des seconds du reportage, de la sociologie, ou de l'histoire contemporaine. Mais leurs interactions éclairent la colonisation, les relations internationales dans la région et l'émergence du capitalisme. Aussi les séparer temporairement comme nous le ferons ici n'est-il qu'un procédé de présentation afin de compléter l'éventail des disciplines scientifiques représentées dans *Asie fantôme*. Dans cette région, F. Ossendowski côtoie surtout des peuples indigènes,

25. *W rok później rząd posłał tam urzędników i oddział zbrojny dla ochrony fok od cudzoziemców i Rosjan. Od tej chwili można było działać tylko jako kłusownicy, my zaś z bratem tego nie pochwalamy..., ibid., p. 170.*

turco-mongols : des Tartares, des Golds mongols, des Orochons, des Kirghizs. Il étudie leurs rites nuptiaux (p. 90), ou funèbres (chez les Golds, ch. XVIII, p. 146), leurs croyances et leurs superstitions. Certains, écrit-il, résistent à la civilisation et ont conservé leur mode de vie datant du XIII^e-XV^e siècle (p. 88). Malgré le préjugé qui consiste à considérer l'Europe et la Russie tsariste comme « la civilisation » face aux peuples « barbares », F. Ossendowski porte un regard souvent très positif sur ces peuples nomades. Il présente, par exemple, les Kirghizs comme une « tribu mongole, instruite et pacifique » [*tego spokojnego, kulturalnego plemienia mongolskiego*, p. 217] (p. 269). En revanche, il critique la condition des femmes, parce qu'elles sont traitées, au mieux, comme des « objets de plaisir » (p. 88), au pire, comme des bêtes de somme (p. 88) et salue la seule exception à ce déplorable tableau : les Mongols (p. 22). Au chapitre XXVIII, lorsqu'il traverse l'île de Sakhaline, il rencontre des Japonais, des Aïnous velus. Ceux-ci sont païens et chamanistes. Ils pratiquent encore les sacrifices humains pour apaiser un mauvais esprit. Pourtant, l'impression dominante est très positive. Il les définit comme « toujours calmes, hospitaliers et serviables, les Aïnous sont toujours très courageux²⁶ [...] » (p. 227). F. Ossendowski recueille quelques légendes étiologiques de ces peuples, mais en propose souvent une lecture rationaliste. Ainsi il complète au chapitre III, l'histoire du « lac amer », Szira Kul, de sorte que l'on comprend rétrospectivement que son adhésion aux croyances des riverains, au chapitre I, était feinte et non pas sérieuse. Les habitants croient qu'une ville y a été engloutie par les larmes des femmes ouïghours, au moment de l'invasion et des massacres perpétrés par Gengis Khan, et que les tempêtes sur le lac sont l'expression de la colère du dernier des rois ouïghours qui y est enseveli. Le géologue polonais complète alors l'allusion trouvée dans le livre de l'explorateur Martiano : « [...] le fond du lac est susceptible d'élévations ou de dépressions soudaines [...] les Tartares ont bien pu voir dans l'eau les restes des habitations englouties et, petit à petit, cette légende se sera développée parmi les conteurs²⁷ » (p. 42). Le chapitre se conclut sur un stéréotype européen, formulé dans une tonalité bienveillante, qui éclaire le titre choisi dans les premières traductions américaine et française, *L'Homme et le mystère en Asie* : « Tout cela nous semble, à nous autres Occidentaux, compréhensible, simple, possible. Mais dans la solitude immense, la naïveté et la superstition de l'Asie, ces légendes mystérieuses et romantiques sont profondément émouvantes²⁸ » (p. 43).

26. *Spokojni, gościnni i zawsze pogodni Ajnosi są jednak nader odważni [...]*, *ibid.*, p. 268.

27. [...] *A dno jeziora podlega nagłym wznoszeniom się i opadaniom. [...] Tatarzy mogli dojrzeć w wodzie resztki zatopionych budynków, a wtedy zrodziła się legenda [...]*, *ibid.*, p. 33.

28. *Wszystko to jest takie zrozumiałe, proste i możliwe, lecz wśród bezludnych obszarów, naiwności i przesądów Azji — takie tajemnicze, romantyczne i rozrzuwające*, *ibid.*, p. 33.

Comme à l'époque d'Ossendowski, l'articulation entre science et économie est toujours d'actualité. La géologie est, entre autres, au service de l'exploitation minière, capitaliste et polluante, dirait-on aujourd'hui, tandis que la connaissance de la nature inspire à l'auteur à la fois les prémices d'une conscience écologique et une poésie de description et de célébration d'un paradis terrestre. Cependant, notre personnage-auteur-narrateur est en proie à de fortes contradictions : l'amoureux de la nature, l'admirateur des peuples autochtones, s'adonne maintes fois à la chasse sans la moindre nécessité, avec frénésie. Il célèbre la nature, déplore les destructions, mais son idéal de « Progrès » se confond avec le productivisme. Ses contradictions illustrent les tensions entre la science et ses (mauvais) usages, tout comme celles de l'officier géographe Arseniev, parce que, comme le proclame un titre fameux d'Yves Lacoste, « La géographie, cela sert, d'abord, à faire la guerre²⁹ ». Les relations de l'ethnologue amateur avec les autochtones sont également intéressantes car révélatrices d'une transition entre mentalité coloniale et anticoloniale, qui implique des contradictions et des incertitudes. De quoi procède le regard positif que porte F. Ossendowski sur l'Altérité des peuples qu'il côtoie ? De la projection du mythe du Bon Sauvage ? D'une posture esthétique orientaliste ? D'un authentique décentrement ? Son rapport au rationalisme ou le choix de ses métaphores concernant les autochtones hommes et femmes mériteraient une analyse approfondie. En revanche, une constante s'affirme dans ce récit : progressivement la posture d'observateur du scientifique se double d'une attitude de plus en plus active. Comme dans de nombreux récits de voyage, l'Européen est sollicité dans un rôle de médiation ou une fonction médicale (p. 301-302). Outre les interventions de l'équipe scientifique, le tableau s'anime aussi grâce aux nombreuses interactions entre les différentes populations qui peuplent les régions traversées, dans une ambiance de western du *Far East*.

Un Western anticolonial dans le Far East ?

Outre les récits de mission scientifique, le genre littéraire du roman d'aventures, avec son suspense, ses rebondissements, l'identification à un certain type de héros, constitue sans doute le second modèle d'écriture de F. Ossendowski, bien qu'il ne s'y réfère pas explicitement dans ce livre. Un lecteur occidental contemporain pense essentiellement aux romans des Américains tels que Fenimore Cooper (*Le Dernier des Mohicans*, 1826), Jack London (*L'Appel de la forêt*, 1903), ou de l'Écossais Robert-Louis Stevenson (*L'Île au trésor*, 1883). Le livre d'Andrzej Chruszczyński,

29. LACOSTE, 2012.

consacré aux romans de F. Ossendowski et non à ses récits autobiographiques, il est vrai, confirme cette hypothèse. Le critique pointe l'influence de divers auteurs de romans d'aventures comme le Polonais Sienkiewicz (*À travers la jungle et le désert* [*W pustyni i w puszczy*, 1911]), l'Allemand Karl May (*Winnetou*, 1879), puis la trilogie, 1893), et l'Américain Jack London ainsi que celle des conventions du western³⁰. Il signale que les conventions western influencent ses romans *Sokół pustyni* (1928) [Le Faucon du désert, tr. fr. 1934, Albin Michel, (coll. maîtres de la littérature étrangère)], dont l'intrigue est censée ressembler à *Old Surehand* de K. May, et *Postrach gór* (1937). [La Terreur des Montagnes, non tr.]. En ce qui concerne les œuvres autobiographiques d'Ossendowski, A. Chruszczyński remarque que dans *Od szczytu do otchłani* [Du sommet à l'abîme], publié en français sous le titre *De la présidence à la prison*, le personnage du narrateur ressemble au vieux Sûr de K. May et que l'on peut retrouver cette ressemblance dans de nombreux livres ultérieurs³¹. Le critique polonais aborde également *Syn Beliry*³² (1932). Ce roman se déroule dans les colonies espagnoles d'Afrique. Le héros, un métisse, devient le meneur d'une insurrection des indigènes et le roman d'aventures se mue ainsi en roman anticolonialiste³³.

En revanche, le grand absent du texte et de la critique consacrée à Ossendowski est, semble-t-il, Vladimir Arseniev, officier topographe, auteur d'une trilogie que le grand public connaît le plus souvent sous son titre abrégé repris pour le film de Kurosawa, *Dersou Ouzala*³⁴ (1975). Bien que le Polonais appartînt à une équipe scientifique et le Russe à l'armée, ils étaient contemporains. Arseniev a mené ses expéditions dans la vallée de l'Oussouri entre 1902 et 1907. Les deux hommes auraient donc pu se croiser. Ils se sont intéressés à des sujets voisins. Outre la topographie, Arseniev étudiait l'ethnologie, l'hydrographie et la biologie (flore, poissons et oiseaux). Son premier livre paru en russe (inédit en France) date de 1914. En revanche, il n'est pas certain qu'Ossendowski ait pu lire sa trilogie consacrée à ses missions en compagnie du guide golde (ou nanai), *Dersou Ouzala*, car elle est parue en russe en 1921, 1923, et 1937 et été traduite en polonais en 1938. F. Ossendowski qui était revenu en Pologne en 1922 et y rédigea *Bêtes, hommes et dieux* et *Asie*

30. CHRUSZCZYŃSKI, 1995, p. 21 et 27.

31. *Ibid.*, p. 10.

32. OSSENDOWSKI, 1934.

33. *Ibid.*, p. 27.

34. Arseniev, Vladimir, (1921-1937), *Dersou Ouzala*. *La Taïga de l'Oussouri*, traductions françaises des trois volumes de la trilogie échelonnées de 1939 à 1994 et film d'Akira Kurosawa, 1975, *Dersou Ouzala*.

fantôme en polonais a-t-il pu y lire la trilogie russe en version originale ? L'officier russe, auteur d'une soixantaine de livres, a été, lui aussi, poursuivi par les Bolcheviks, pour « intelligence avec l'ennemi », mais il est mort de maladie causée par le froid avant que ceux-ci ne parviennent à l'arrêter, en 1930, tandis que sa femme a été condamnée et exécutée en 1937. Le parallélisme de leurs destins est assez frappant.

L'une des rares allusions possibles à l'un de ces modèles littéraires est le passage où F. Ossendowski écrit : « Certes, ce n'est pas le Klondike » (p. 136) [*Nie jest to wprawdzie Klondike*, p. 136] Il s'agit à la fois d'une vérité et d'une dénégation. La référence au Klondike, même sous la forme d'une dénégation, rappelle évidemment l'expérience de Jack London aux côtés des chercheurs d'or, dans le comté canadien du Klondike (1896-1899), ainsi que les livres qu'il en a tirés (le plus fameux étant *The Call of the Wild*, 1903). Comme F. Ossendowski a séjourné aux États-Unis et qu'il lisait bien l'anglais, on aimerait savoir s'il a lu un ou plusieurs romans de London, ou certains de ses reportages, plus rarement traduits à l'étranger³⁵. F. Ossendowski peut aussi avoir en tête les pages de Siemkiewicz consacrées à la ruée vers l'or aux États-Unis, en 1848, comme « Les abeilles de Californie » [*W krainie złota*, 1881], nouvelle publiée en français dans le recueil *Oeuvres choisies* (1923) puis dans *En esclavage chez les Tartares*³⁶(1933).

Ce contexte littéraire n'influence pas seulement la structure narrative et les effets esthétiques, qui coïncident avec les critères des livres qui se vendent bien aux États-Unis à l'époque et que son éditeur et son traducteur américains l'encouragent à imiter. Cela entraîne une américanisation du texte qui se ressent jusque dans la traduction française de R. Renard, généralement fidèle à celle de L.S. Palen (cf. l'article d'E. Koziołkiewicz dans ce volume). La steppe devient « la prairie » à de multiples reprises (par exemple, le titre du chapitre VI « Un drame dans la prairie » [p. 62] traduit en réalité le polonais *Dramat stepowy* [Drame dans la steppe] [p. 52]) et les autochtones sibériens se retrouvent chaussés de « bottes [qui ressemblent] aux mocassins des Peaux-Rouges³⁷ » (ch. XVIII, p. 151). Mais l'analogie entre Sibérie et États-Unis est sans doute pertinente sur certains points tels que le

35. Ce phénomène a également inspiré le célèbre film de Charlie Chaplin, *The Golden Rush*, datant de 1925 et donc postérieur à la publication de *L'Asie fantôme*.

36. Ces éditions françaises semblent être une sélection de nouvelles publiées dans la presse et dans différents recueils en polonais, notamment dans *Écrits inédits et oubliés*. On trouve le recueil de 1933, *En esclavage chez les Tartares*, avec le lien suivant : <https://jbc.bj.uj.edu.pl/dlibra/publication/531890/edition/506243?language=en>.

37. [...] *Niskie buty futrzane, w rodzaju północnoamerykańskich mokasynów indyjskich* [...], OSSENDOWSKI, 2008a, p. 149.

climat, aussi rude dans le Grand Nord américain qu'en Extrême-Orient russe, la naissance du capitalisme, et une situation coloniale. Le contexte démographique, géopolitique, économique constitue une toile de fond idéale pour développer un western anticolonial dans le *Far East*. Le texte comporte beaucoup d'action, de péripéties, de violence et de drames mortels. Comme dans les romans d'aventures et dans les westerns, l'homme affronte tantôt la nature tantôt les autres humains. Le chapitre XXV, « Par trois fois en danger de mort » en est un exemple typique : le narrateur échappe en moins de vingt-quatre heures à l'enlèvement dans des sables mouvants, la noyade dans l'eau glacée et l'attaque d'un tigre ! Mais le décor naturel est celui de l'Asie, et le contexte historique celui de la Guerre russo-japonaise (p. 99, p. 126, p. 170), puis celui de la révolution bolchévique.

À l'époque des missions de F. Ossendowski, outre les peuples autochtones turco-mongols, la Sibérie était peuplée de colons européens, installés, et de commerçants asiatiques, de passage. Les Européens étaient des colons, essentiellement russes, cosaques, ukrainiens, auxquels s'ajoutaient des déportés ou anciens déportés russes, et parfois polonais, qui avaient été condamnés pour avoir participé aux différentes insurrections contre l'occupant russe. En effet, une fois que les bagnards avaient terminé leur peine, ils étaient souvent assignés à résidence en Sibérie, comme ce fut le cas pour Dostoïevski. Mais l'auteur rencontre aussi des Chinois, des Coréens et des Japonais, qui, pour la plupart, font du commerce. Au chapitre X, il donne une description très négative du quartier coréen de Vladivostok : pauvre, sale, où il est impossible de faire respecter la loi (p. 98). Il semble cependant qu'il ne parle pas le coréen et que sa source d'information soit russe. Mais au chapitre XII, F. Ossendowski opère un renversement de perspective : il comprend progressivement que la « chasse aux cygnes blancs », pratiquée par les Russes, les Cosaques, et parfois les Chinois, est une métaphore et consiste à assassiner les Coréens, traditionnellement vêtus de robes blanches (p. 109). Les Européens les tuent pour leur voler les marchandises qu'ils transportent, à travers la forêt, vers la Corée, en donnant l'argument que ces marchandises sont très utiles aux chrétiens qu'ils sont !

Parmi les peuples asiatiques, F. Ossendowski réserve une place à part aux Chinois de Sibérie. D'abord, il parle leur langue. Il les présente comme un peuple raffiné. Ils exportent, entre autres, vers leur pays, des plantes nécessaires à la gastronomie, aux parfums et à la médecine chinoise : par exemple du *zebet*, musc végétal, de l'ambre gris, des cornes de cerf et des foies de tigre. Cependant, il raconte aussi les méfaits des *houngoutzes*, bandits chinois de la région, et dénonce le fait que certains Chinois se transforment en homme-tigres (ch. XIX), parce qu'ils détoussent les chasseurs de fourrure et les chercheurs d'or. Mais il dénonce aussi vigoureusement le racisme d'un Cosaque à leur égard, Cosaque qui se comporte lui aussi en homme-tigre. La

répartition des rôles entre barbares et civilisés, bons et méchants, est instable et l'auteur se montre sensible au racisme et au mépris de la vie humaine d'où qu'ils viennent.

Les conflits d'intérêt inhérents à une situation coloniale fournissent le récit en actions violentes. Les « colons³⁸ » russes (ch. I, p. 17), ukrainiens (ch. V, p. 54) ou polonais (ch. XV, p. 101-103), jouent le rôle des « cow-boys » américains et les peuples asiatiques celui des Indiens d'Amérique. Il s'agit encore d'une économie archaïque, où les colons et les colonisés sont en concurrence pour les activités traditionnelles comme l'élevage et la chasse. Les Pionniers européens sont sédentaires et volent les terres des Tartares et Mongols qui sont des éleveurs nomades, pour s'y établir, comme agriculteurs ou éleveurs sédentaires³⁹. F. Ossendowski décrit plusieurs scènes où les Tartares démontrent leurs qualités de cavaliers et de dresseurs de chevaux extraordinaires. Il admire les exploits équestres de jeunes Tartares nommés Mahmet et Alim (ch. V, p. 53-61). Le narrateur donne la parole aux colonisés pour critiquer le régime tsariste et les colons :

Rząd rosyjski zawsze korzystał ze sporów i nienawiści pomiędzy różnemi szczepami, wchodzącymi w skład państwa. [...] Władze powstały do tego kraju, od wieków należącego do Tatarów szczepu abakańskiego, kolonistów z Ukrainy, leniwych, rozpustnych i pijanych chłopów. Zaczęli oni kosić siano na tatarskich obszarach, kraść konie i bydło, krzywdzić kobiety i zabijać tubylców. (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 46)

Le gouvernement russe profitait toujours des rivalités, des haines entre tribus, pour assurer sa domination... Dans cette région, qui appartenait depuis des siècles aux Tartares de l'Abakan, les autorités avaient envoyé des colons ukrainiens, paresseux, ivrognes et débauchés, qui commencèrent à faner sur les terres des Tartares, à leur voler leurs chevaux, à violenter leurs femmes et à assassiner les Tartares eux-mêmes. (p. 54-55)

Après son éloge des Tartares, il raconte, au chapitre VI, une tragédie de la vengeance. Des Ukrainiens ont volé, d'une manière très rusée, des troupes

38. Dans ce livre, le terme de « colon » traduit en général par le polonais *kolonista* et parfois par *osadnik*, mot dont le radical est d'origine polonaise et vient d'un verbe qui signifie s'installer, s'établir.

39. En version originale, le mot « pionnier » n'apparaît que deux fois, notamment au sujet des frères Kudiakoff, OSSENDOWSKI, 2008a, p. 171.

de chevaux à ses amis du chapitre V. Le juge qui, pour une fois, est honnête et compétent, a réussi à arrêter les coupables, à les mettre en prison et à faire rendre les troupeaux à leurs propriétaires. Mais les parents du voleur se vengent en assassinant Mahmet et Alim.

En ce qui concerne la chasse, pour fournir les Occidentaux en fourrures précieuses, non seulement les trappeurs européens sont en concurrence avec les autochtones, mais les commerçants occidentaux payent souvent les chasseurs en alcool, ce qui explique, par exemple, l'arrivée de F. Ossendowski dans un village de Goldes mongols, décimés par l'alcool, si bien que personne n'a pu pendre les morts comme c'est leur coutume (p. 144-145). On retrouve des variantes de ces méfaits de la « civilisation » dans le récit d'Arseniev, lorsque Dersou Ouzala révèle qu'il a perdu toute sa famille dans une épidémie de variole (Arseniev, I, 2, p. 21). Si l'on récapitule, nous trouvons en effet les thèmes d'un western anticolonial : le vol des terres par les colons, les conflits autour des chevaux, le poison de l'alcool introduit par les Européens et un univers où la loi est bafouée.

La ville n'est guère plus civilisée que la steppe si l'on en croit la description que donne F. Ossendowski de Vladivostok (p. 95-102). On y retrouve des personnages et des situations typiques du western : des trappeurs, des chercheurs d'or, des chasseurs de primes (les Cosaques Yakoutes) qui poursuivent les forçats évadés (ch. II, p. 37). Ce tableau présente des analogies avec les débuts du capitalisme aux États-Unis. Les *barons robbers* pratiquent encore une économie de prédation. Ils interceptent les richesses au lieu de les produire. La limite entre les activités légales et illégales est difficile à distinguer. Cette ambiance évoque pour le lecteur contemporain un film comme *There will be blood* de Paul Thomas Anderson (2007), où l'acteur Daniel Day Lewis, incarne un frénétique chercheur de gisements « d'or noir », durant le rush pétrolier en Californie, au début du xx^e siècle (1902-1911), inspiré du roman *Oil!* d'Upton Sinclair (1927). Mais F. Ossendowski signale une moralisation progressive de ces premiers capitalistes. D'anciens pirates deviennent des notables, une fois enrichis, mais le juge qui enquête sur l'origine de certaines fortunes est « accidentellement » tué lors d'une partie de chasse... (p. 102). Il fait l'éloge de deux frères, les Kudiakoff, qui ont compris, comme les Puritains américains avant eux⁴⁰, qu'une prospérité durable ne peut s'instaurer que si la confiance règne. Leur réussite exemplaire est une utopie réalisée : celle d'un capitalisme moralisé et enfin postcolonial. Ces deux Russes font d'excellentes affaires avec leurs fournisseurs indigènes parce qu'ils les traitent honnêtement et avec respect. Ils ont appris leurs différentes langues.

40. WEBER, 1904-1905.

Le western du Far East nous réserve donc plusieurs surprises. La première tient aux ressemblances avec le Far West qui s'expliquent par différents facteurs : l'exilé polonais avait besoin pour survivre de s'assurer le succès commercial en se conformant aux critères des genres en vogue auprès du public américain (le roman d'aventures, le western littéraire ou cinématographique) ; les modèles littéraires anglo-saxons jouent donc un rôle, la traduction de L.S. Palen aussi. Tout cela concourt à une américanisation du texte, dont on se demande s'il faut l'interpréter comme un signe d'ethnocentrisme de l'auteur ou d'aliénation par le mythe américain, déjà bien enraciné. Ajoutons que cette attitude vient peut-être d'un souci de pédagogie auprès des lecteurs occidentaux qui pouvaient être désorientés par l'univers très exotique de l'Extrême-Orient russe. Cependant, les analogies entre Far East et Far West reposent aussi sur une réalité qui constitue la surprise la plus intéressante : d'une part, une situation coloniale, et d'autre part, la naissance du capitalisme. Dans l'imaginaire collectif, ces régions du monde semblent être passées sans transition du système tsariste au régime bolchévique. Or ce récit restitue cette période brève qui a disparu de la mémoire collective. Il ne manque que le thème de la Rédemption pour parachever les ressemblances d'*Asie fantôme* avec un « vrai » western d'inspiration puritaine.

Entre inversion et conversion : un monde fantomal

La multiplication des péripéties, la beauté poétique de certaines descriptions, l'ambiance des commencements – symbolique de l'Orient, aube du capitalisme – peuvent faire écran à une autre tonalité, crépusculaire, mélancolique. Curieusement, le tableau d'un paradis originel s'inverse en celui d'un monde mourant, disparaissant. La traduction de R. Renard occulte parfois cette dimension, en plaquant par exemple la périphrase clichée d'origine anglo-saxonne, « le pays du matin calme » (p. 98-99) sur la patrie des Coréens, alors que la version polonaise dit autre chose avec la formule *kraj Smutnego Zachodu* (p. 85-86) qui signifie « le pays du crépuscule triste ». L'auteur reprend d'ailleurs cette idée au chapitre XII, en évoquant le retour des marchands coréens dans leur « patrie mélancolique » (p. 108) [*do swojej smutnej melancholijnej ojczyzny* (p. 114)]. Autant dire que cette tonalité inverse l'imaginaire lié à l'Orient qui se dit *Wschód* en polonais, terme intraduisible puisqu'il signifie à la fois l'Est, l'Orient et, étymologiquement, le Levant. La lecture de la table des matières en français rend bien compte de cette ambivalence : le chapitre XXIII s'intitule « Le paradis du chasseur » et celui intitulé « La Perle de l'Orient » décrit la vallée de l'Oussouri comme un autre paradis, climatique. En revanche, le titre de la première des quatre parties, « Le Pays des nomades disparus » ainsi que celui du chapitre XXXIII, « Croisière dans une

mer disparue », accentuent une poétique de la fin d'un monde. Cela semble faire allusion à la mortalité des éléments naturels (lac mort, mer morte, ville engloutie, écrevisses putréfiées, sous l'effet de processus naturels) et de dépérissement des peuples sous l'effet de l'action humaine (villages décimés par l'alcoolisme et la variole, comme dans *Dersou Ouzala*). Dans sa jeunesse, le narrateur espérait « arrêter la main destructrice qui menaçait ces tribus mourantes » (p. 91-92) [*i wybawi te wymierające szczepy od zagłady*, p. 78]. Mais la table des matières en polonais est partiellement différente (nombre, découpage, ordre et titulature des chapitres différents), ce qui déplace l'accent. L'édition polonaise place les chapitres consacrés à l'île maudite de Sakhaline en position de clôture, en IV^e partie. Ils se retrouvent en III^e partie dans la version française. Il y a, certes, deux chapitres intitulés *Raj myśliwski* [Le paradis du chasseur], mais le titre du premier chapitre, *Kraj nieznanych mogił* [Le pays des tombes anonymes] focalise sur le monde des morts plutôt que sur la destruction du vivant, d'autant que deux chapitres reprennent le mot « tombe » (p. 56-66). Ce chapitre d'ouverture évoque les « tombes » anonymes que forment les eaux pour les victimes de la guerre civile, en 1920-1921 et, jadis, pour les Tartares vaincus par les Mongols, tous jetés dans les eaux du fleuve Iénisseï, ainsi que pour les femmes tartares cherchant à échapper à un sort calamiteux, en se suicidant par noyade dans le lac Szira-Kul, lui-même mort. Les tombes des chapitres suivants sont de pierre, « dolmens » ou « monolithes ». En ce qui concerne la traduction du mot « fantôme », il faut se méfier, car il ne renvoie pas toujours à la « vie » des morts. Au chapitre V, « Dressage de chevaux chez les Tartares », quand Mahmet « sembl[e] un cavalier fantôme » (p. 59), pour une fois, il s'agit d'une description admirative de la vie, car son cheval semble voler et lui donne en réalité l'allure d'un « cavalier de légende » [*wyglądał na legendarnego jeźdźca*] (p. 50).

F. Ossendowski repère trois causes du désastre : les processus naturels, la colonisation et le baigne russes sans lesquels, dit Bolotof, l'île de Sakhaline serait « un vrai paradis » (p. 242) [*To jakiś raj wymarzony*, p. 282], et la révolution bolchévique. La destruction de la station thermale et du monastère de Shamkovka n'en est qu'un exemple (ch. XXII). Le narrateur anticipe de près de vingt ans et décrit la situation de 1921 : ce paradis naturel est devenu « inhabitable pour des êtres humains normaux à cause des bandes de rouges sans foi ni loi⁴¹ » (p. 209).

F. Ossendowski propose donc une lecture politique de l'inversion du paradis en enfer. La projection de cette ombre est, sur le plan formel, la conséquence du

41. [...] *Ulega bezkarnemu i bezmyślnemu zniszczeniu i spustoszeniu przez zdziczałe bandy czerwonych partyzantów, pijanych od krwi i wódki*, OSSENDOWSKI, 2008a, p. 210.

point de vue de narration qu'il adopte, le présent de l'écriture, en 1922-1923, informé par les expériences qui se sont intercalées entre ses quatre expéditions et son exil aux USA, c'est-à-dire dix-huit mois de fuite à travers Sibérie, Mongolie, et Mandchourie, en 1920-1921, puis la rédaction de *Bêtes, hommes et dieux*, qui est son témoignage et qu'il mentionne explicitement (p. 48). *L'Asie fantôme* entrelace donc deux régimes de narration : suspense et péripéties du récit d'aventures, où lecteur et narrateur doivent ignorer, ou feindre d'ignorer, ce qui va arriver, et, d'autre part, un récit rétrospectif, plus autobiographique, jalonné de prolepses et d'anticipations. Or c'est dans cet intervalle entre 1905 et 1920 qu'a eu lieu la révolution bolchévique en Russie et que ses répercussions jusqu'en Mongolie ont amené l'auteur à transformer son point de vue sur certains sujets, jusqu'à l'inversion. C'est ce que permet d'observer l'évolution de deux thèmes structurants de son livre, la chasse et la vengeance, en métaphores politiques.

Dès l'incipit, un diptyque contrasté met en place la dynamique de l'inversion. Le narrateur commence par la fin, c'est-à-dire la débâcle du fleuve Iénisseï en 1920, charriant « d'inimaginables épaves humaines » victimes des Bolcheviks à laquelle il oppose sa « première rencontre avec l'Iénisseï », en 1899 (p. 15).

Dans *Asie fantôme*, F. Ossendowski se présente comme un chasseur passionné et un humaniste choqué par les assassinats que motivent l'appât du gain (contre les « cygnes blancs » coréens...) ou la vengeance (ressort d'innombrables récits que lui font le plus souvent les Européens). Dans un premier temps, la chasse, appliquée à l'homme est une métaphore humoristique, quand la chute du chapitre I fait attendre la prise de quelque gros gibier et que le titre du chapitre II, « Gibier de prison en plein vol⁴² » (p. 26) substitue l'humain à l'animal. En fait, l'équipe de scientifiques surprend trois forçats évadés, les recueille et les adopte. Quelques pages plus loin, le narrateur les appelle « nos nouveaux amis⁴³ » (p. 29-30) [*nasi nowi znajomi*, p. 23]. Les savants les embauchent pour toutes sortes de travaux et tâches physiques, leur prodiguent de bons traitements et portent sur eux un regard positif, alors même qu'Ossendowski finit par obtenir leurs confidences et connaît leurs crimes. Il en résulte une parfaite loyauté de ces auxiliaires et une réhabilitation,

42. *Zwierzyna na Kizyl-Kaja* qui signifie littéralement « Gibier sur les monts Kizyl-Kaiya ». La traduction française ajoute donc un jeu de mot à cause de l'homonymie entre le vol de l'oiseau et le vol du voleur. OSSENDOWSKI, 2008a, p. 20.

43. Notons que le traducteur français, pour éviter une répétition ou par fidélité à la traduction de L.S. Palen, varie sur la même page et crée indûment une progression en passant de « nos nouvelles connaissances » à « nos nouveaux amis » alors qu'en polonais l'auteur emploie deux fois le mot *znajomi* qui désigne des « connaissances » ou des « relations » et non de vrais amis. OSSENDOWSKI, 2008a, p. 23.

dans les faits et dans le texte (p. 37, p. 70), des criminels. Pour filer la métaphore, on pourrait dire que ces bagnards ont fait changer de camp le narrateur qui, de chasseur, devient protecteur du « gibier humain ». Au passage, la métaphore du « gibier humain » est devenue tragique. La bienveillance d'Ossendowski pour Hak, Sienko et Trufanoff est parfaitement cohérente avec les arguments et la sensibilité humanistes qu'il déploie avec insistance : condamnation sans appel des Cosaques Yakoutes, mercenaires qui vivent de la « chasse » aux évadés (p. 37) et critique implacable du bagne tsariste. Ces fugitifs sont réduits à une vie de bêtes, ou de fantômes, obligés de disparaître dans les zones sauvages, où ils vivent comme de nouveaux Robinsons (p. 204-208), comme des « furtifs » dirait l'auteur de science-fiction Alain Damasio. Lorsqu'ils se séparent de leurs auxiliaires, près de Minoussinsk, le géologue note :

Uścisknęli nam ręce, głęboko zajrzeli w oczy i odeszli. Szli gęsiego jak wilcy, kryjąc się w krzakach, gdyż obawiali się i nienawidzili uczęszczanych, wielkich dróg, dużych miast i nieznanym ludzi. [...] Byli wtedy podobni do tego wilka znad Czarnego Jeziora, co był z nienawiścią i przekleństwem za to, że postęp ludzkości skazał go na głód i śmierć. (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 79)

Ils nous serrèrent chaleureusement la main et, nous regardant au fond des yeux, partirent en file indienne pour retourner à leurs existences de fugitifs ; on eût dit des loups se réfugiant dans les fourrés, loin des grand-routes fréquentées, des villes et des étrangers qu'ils haïssaient et redoutaient plus que tout. Oui, ils ressemblaient alors au loup du lac Noir, qui hurlait de haine, parce que le progrès de l'humanité le condamnait à la famine et à la mort. (p. 92).

La période de 1920-1921 marque un nouveau tournant pour l'auteur. C'est lui qui, victime d'une chasse à l'homme politique, est devenu « gibier humain ». Pour autant, cette expérience l'a-t-elle totalement transformé et expliquerait-elle à elle seule son empathie pour les fugitifs ? Ossendowski rappelle qu'il était, dans sa jeunesse, un progressiste, considérant « [...] la révolution comme le plus puissant des phénomènes du progrès⁴⁴ » : « [...] je me jetai en 1905 dans le tourbillon de la première révolution et, pour mon zèle, dus languir pendant deux ans dans les

44. [...] *Najsilniejszego przejawu postępu – rewolucji* [...], *ibid.*, p. 78.

prisons du tsar⁴⁵ » (p. 92). Les épisodes tels que le chapitre XXVIII, où un forçat est fouetté à mort, le remplissent d'indignation (p. 208) et il multiplie les critiques du système pénitentiaire tsariste (p. 37, 229-234, 267-271). On ne sait s'il a lu le témoignage de Dostoïevski, *Souvenir de la maison des morts* (1860-1862) ou celui de Tchekhov, *L'Île de Sakhaline* (1893), mais il se situe dans la tradition de la philanthropie :

Dopiero wtedy, gdy znany filantrop rosyjski, Niemiec, doktor Haaze, zwiedził katorgę sachalińską w Onorze, następnie zaś wygłosił o niej szereg odczytów publicznych i napisał artykuły w prasie codziennej i w miesięcznikach, poczyniono pewne zmiany, [...] Dopiero gdy znany literat rosyjski W. M. Doroszewicz zwiedził katorgę na wyspie wygnania i wydał swą książkę pod tytułem Sachalin, wtedy zwrócono uwagę na życie i los smutnych mieszkańców wyspy [...]. (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 261)

Ce fut seulement quand le philanthrope bien connu, le docteur russe Haase, eut visité le bagne de Sakhaline, à Onor, et fait ensuite des conférences publiques ainsi que des articles dans les journaux, que l'on institua une réforme [...]. Enfin, quand l'écrivain russe Dorochevitch visita les *katorga* et écrivit son livre sur Sakhaline, on commença à s'intéresser à la vie et à la destinée de ces misérables insulaires. (p. 217-218)

En somme, F. Ossendowski fait davantage figure de déçu de la révolution que d'antirévolutionnaire et il ne se renie pas.

Cependant, ses attaques contre le bagne tsariste se doublent d'un témoignage et d'une argumentation anti-bolchévique articulée autour du second thème fédérateur du livre : la vengeance. Passion individuelle qui alimente la chronique des faits divers ou caractéristique des sociétés archaïques, qui sont encore en-deçà du principe de la Justice moderne, elle devient l'objet d'une interprétation politique. Que penser de la chute du chapitre XXIX, concluant l'histoire de Lissakov, mais d'une portée beaucoup plus large, frappée sous la forme d'une maxime : « Avec les Bolcheviks est venue la vengeance⁴⁶ » (p. 238). Dans cette histoire, il ne s'agit

45. [...] *Rzuciłem się w 1905 roku w wir pierwszej rewolucji i [...] potem za ten poryw cierpiałem dwa lata w celi więzienia carskiego?*, *ibid.*, p. 78-79.

46. Il faut remarquer qu'ici la maxime liant le régime bolchévique et la vengeance est un ajout du traducteur français, car elle est absente de la version polonaise et s'inspire

pas du ressentiment social mais de la vengeance, entre autres, contre les gardiens de l'ancien bagne tsariste. Une telle formule à l'emporte-pièce ne rend évidemment pas compte de la profondeur ni de la complexité d'un mouvement révolutionnaire. On ne peut pas non plus exclure qu'il s'agisse, au moins en partie, d'une réduction de l'analyse à un ressort simpliste mais parfaitement adapté au genre commercial et populaire du roman d'aventures. En fait, l'analyse de F. Ossendowski devient pertinente si on se limite à l'articulation entre système pénitentiaire et vengeance. Il dénonce la perversion du bagne tsariste qui divise les détenus – pour régner – en demandant à certains d'entre eux de devenir les bourreaux du camp (p. 216). Aussitôt ceux-ci sont haïs et condamnés à mort par les autres forçats, qui les tuent dès que l'occasion se présente. C'est l'histoire de Lissakov (ch. XXX). Le chapitre XXVII montre que les Bolcheviks renforcent la perversion du bagne en donnant le pouvoir à des criminels dans les camps, ainsi que la fin du chapitre XXX, où Bolotof, qui tuait des forçats pour venger le meurtre de son fils, s'est mis à tuer les fonctionnaires d'un régime grâce auquel les « anciens prisonniers d'Onor étaient devenus commissaires [politiques]⁴⁷ » (p. 250). Non seulement il y a un monde entre réhabiliter des évadés comme le fait l'équipe du Pr. Zaleski et les promouvoir au sein du camp – là où le pouvoir signifie systématiquement l'abus de pouvoir – mais F. Ossendowski pointe, sans doute l'un des premiers, ce qui sera la structure de l'univers concentrationnaire au xx^e siècle. Et, au passage, il souligne la continuité entre le régime tsariste et l'État bolchévique, sur ce point du moins :

[...] Krew lała się nie z paru tysięcy zbrodniarzy i niebezpiecznych społecznie degeneratów, lecz z trzydziestu milionów inteligentów [...] byli [oni] szkodliwi i niebezpieczni dla nowych «komunistycznych carów» rosyjskich, przeto owi katorżnicy-oprawcy, dawne ofiary skrwawionych ław i przętów sachalińskich, w stokroć krwawszy sposób zastosowali do inteligencji system karny i poprawczy dobrze znanych sobie więzień w Due, Aleksandrowsku i Onorze. (OSSENDOWSKI, 1924, p. 262)

[...] Le sang ne coulait plus des corps des milliers de criminels dégénérés et socialement dangereux, mais de ceux de

manifestement de la version anglaise qu'elle amplifie : *The Lisakoff woman was the victim of these laws [Russian laws in Sakhalin], for which now their creators and executors have paid with their blood, their fortunes and their country to the Bolshevik avengers*, OSSENDOWSKI, 1924, p. 251.

47. [...] *Że ci co byli aresztantami w Onorze, są teraz komisarzami [...], ibid., p. 289.*

trois millions d'intellectuels [...]: ils furent considérés comme dangereux par les nouveaux « tsars communistes. [...] Les anciennes victimes de Sakhaline adaptèrent aux classes cultivées, sous une forme cent fois plus sanglante, les méthodes de correction qu'ils avaient apprises dans les bagnes de Dué, d'Alexandrosk et d'Onor⁴⁸ ». (p. 218-219)

Le lecteur appréciera l'oxymore les « tsars communistes », mais plus encore, la généalogie des persécutions et des massacres qui procèdent, cette fois-ci, d'une prescience d'Ossendowski et du regard rétrospectif que le lecteur du XXI^e siècle peut porter non seulement sur le Goulag ou les camps nazis mais sur les innombrables « camps de rééducation » que nous avons connus depuis. *L'Asie fantôme* est donc bien un texte hanté par son futur, raconté dans *Bêtes, hommes et dieux* et projeté rétroactivement sur son univers, celui des années 1898-1905.

Cependant la principale motivation du titre français, *Asie fantôme*, est sans doute moins une référence à l'*Afrique fantôme* de M. Leiris que tout ce qui, dans le texte, concerne les croyances, « l'invisible » et « la vie des morts ». Il est difficile de faire la part des stéréotypes attendus du public ou projetés par les voyageurs, fussent-ils des savants, et ce qui procède d'une expérience sincère. Le prière d'insérer de *Bêtes, hommes et dieux* présente ce texte comme un récit initiatique et les innombrables « stations » dans des monastères bouddhistes suggèrent une conversion d'Ossendowski aux croyances – religion ? philosophie ? – locales. L'itinéraire spirituel d'*Asie fantôme* est relativement différent et présente un tableau à la fois nuancé et contradictoire.

Contrairement à ce que l'on pouvait attendre, les autochtones asiatiques n'ont pas le monopole de l'irrationalité, même si le narrateur accorde une certaine place aux « mystères » de l'Asie. Le premier point à rappeler est qu'il s'agit de populations musulmanes et/ou chamanistes, à l'exception des colons et des forçats, de formation chrétienne. Encore faut-il préciser que c'est le syncrétisme qui domine parmi les indigènes (p. 91). L'un des épisodes majeurs consacrés aux phénomènes irrationnels est le chapitre VIII, intitulé « Malédiction d'Abuk Khan ». Sur la rive gauche de l'Ienisseï, le narrateur prend deux photographies d'un « grand dolmen » (p. 82) [*olbrzymi dolmen*, p. 69]. Mais le soir, au développement, il ne trouve rien sur ses plaques (p. 83). Même échec, le lendemain. Le scientifique rationalise : « La seule hypothèse vraisemblable était que cette vallée pouvait être

48. Il faut remarquer ici que la version polonaise indique trente millions et non pas trois millions de victimes.

soumise au phénomène rare mais possible, de l'interférence des rayons⁴⁹ [...] » (p. 84). Il faut préciser que les lieux sont saturés de légendes : les routes ont été tracées par des « géants ». À l'occasion d'un monologue très littéraire, le narrateur erre parmi les tombes en s'adressant ainsi aux morts : « Où êtes-vous tous qui étiez venus des rives de l'Euphrate [...] Pourquoi gardez-vous le silence quand une âme vivante vous interroge⁵⁰ ? » (p. 81-82). De retour sur les lieux, plus tard, un mollah lui conte la légende du « dolmen » impossible à photographier. Il s'agit de la tombe du dernier khan ouïgour, Abuk, vaincu par une perfidie de Gengis Khan, qui aurait lancé la médiction suivante avant de mourir : « Malheur à l'homme qui prendra quelque chose à l'endroit où je meurs ! Je me vengerai de lui. Mon esprit demeurera ici comme un brouillard d'automne⁵¹ ! » (p. 85). Le narrateur tente une nouvelle rationalisation : « [...] je me plais encore à voir ces endroits magiques et le mystère apparent n'est peut-être qu'un voile recouvrant quelque raison naturelle⁵² » (p. 85). Mais après avoir repris une photographie, il est victime d'un accident à l'occasion duquel son appareil et les plaques sont détruits. La chute du chapitre laisse le dernier mot au professeur Zaleski : « Voilà en effet une étrange coïncidence. Il semble que votre Abuk ait une rancune tenace⁵³ ! » (p. 87) Il est difficile de savoir si le professeur cède à l'irrationalité, fait de l'humour, ou suspend son jugement. Dans ce cas précis, le lecteur contemporain pourrait penser qu'il manque à ces scientifiques du début du siècle les acquis de la psychanalyse et de l'anthropologie, pour éclairer « les prophéties autoréalisatrices ». Un processus du même genre sous-tend le chapitre XXXVII, « Chasse à l'ours et malédiction de chaman ». Les Européens refusent d'emmener à la chasse à l'ours un chaman qu'ils jugent trop âgé. Dépité, ce dernier leur prédit : « Vous rencontrerez des ours, un...deux...trois..., oui, trois, mais vous n'en tuerez pas un⁵⁴ » (p. 299). Et,

49. *Jedna tylko hipoteza mogła mieć rację bytu, a mianowicie przypuszczenie, że w kotlinie, gdzie się znajdował dolmen, istniało rzadkie, ale możliwe zjawisko interferencji promieni, ibid., p. 70.*

50. *Gdzież jesteście, wy wszyscy, którzy przyszlście tu znad brzegów Eufratu [...] Dłaczego milczeniem zbywacie trwożne pytanie duszy żyjących?, ibid., p. 68.*

51. *Kto zabierze cośkolwiek z miejsca mojej śmierci, temu grozić będzie moja zemsta! Duch mój krążyć tu będzie jak mgła jesienna, ibid., p. 71.*

52. *[...] Gdyż [...] lubię tajemnicze miejscowości, w których zawsze jest jakaś cząstka jeszcze niezbadanej prawdy, ibid., p. 72.*

53. *Ale to rzeczywiście nadzwyczajny zbieg okoliczności! Zawzięta to jednak osobistość ów pan Abuk, ibid., p. 73.*

54. *Spotkacie niedźwiedzie, jednego, dwóch, trzech... tak trzech, a nie zabijecie żadnego, ibid., p. 246.*

de fait, la partie de chasse se solde exactement ainsi, avec, en prime, la blessure de l'un d'entre eux (p. 300). Le narrateur commente : « Je commençais à devenir superstitieux⁵⁵ » (p. 300). Est-ce à dire qu'à trente chapitres de distance l'auteur a cédé à l'irrationalité ? S'il est impossible de faire la part de la pose et celle de l'expérience authentique, du moins peut-on restituer la complexité du tableau, en signalant par exemple qu'Ossendowski enregistre toutes les manifestations de la « pensée magique ». Au chapitre XIV, il rapporte que les chasseurs du cru mangent le cœur et le foie de leur premier tigre, ce qui leur vaut protection contre les autres tigres (p. 119), et que, pour la médecine chinoise, les chamans achètent griffes et dents des tigres. La superstition veut que l'on s'approprie ainsi les forces de l'animal que l'on mange. Par un superbe chiasme à distance, le chapitre II raconte un cas de figure symétriquement inverse, mais tragique, parmi les Européens. L'un des forçats qu'ils ont recueillis, Trufanoff, confesse avoir mangé l'un de ses compagnons, mort de froid et de faim, puis avoir tué son camarade, le Tartare Youssouf, qui voulait le manger à son tour. Mais depuis, Trufanoff devient fou : « Je l'ai dévoré entièrement. Maintenant, à son tour, il me dévore lentement l'âme⁵⁶ [...] » (p. 36). Au chapitre VI, ce sont encore des Européens qui cèdent à la superstition. Dans l'affaire du vol des chevaux, « Drame dans la Prairie », le juge réussit son enquête grâce à la méthode scientifique (p. 65) mais le voleur ukrainien considère le juge comme un sorcier (p. 64). Malgré le respect pour certaines légendes et croyances, Ossendowski conserve ici son rationalisme critique, de même qu'il peut se moquer discrètement d'un chaman qui aime trop la boisson, au chapitre XVIII.

Le texte décrit néanmoins une évolution du héros narrateur qui aboutit à son intégration progressive parmi les autochtones et s'apparente plus ou moins à un parcours initiatique. Le narrateur accepte d'écouter, de prendre des leçons, de se laisser transformer. Dès le chapitre II, un vieux chasseur sibérien lui dit : « La liberté, monsieur, est une grande chose et il n'y a que l'homme pour ne pas la comprendre⁵⁷ » (p. 28). Au chapitre IV, il échappe de justesse à la mort dans les sables mouvants et son partenaire de chasse, le Dr Peacock, conclut ainsi l'épisode : « Vous nous avez rapporté quelque chose de bien plus précieux que des oies ou des canards : la conscience de votre sang-froid⁵⁸ » (p. 51). Les étapes de « mort » suivies de renaissance sont bien des caractéristiques de l'initiation.

55. *Stawałem się najwyraźniej przesądny, ibid.*, p. 247.

56. *Teraz on zjada mi duszę i mózg, jak robak, który toczy jabłko, ibid.*, p. 28.

57. *Wolność, mój panie, to nie żart, i tego nie rozumie tylko człowiek!, ibid.*, p. 21.

58. *O, pan upolował coś daleko cenniejszego niż gęsi i kaczki, bo przekonanie o własnej zimnej krwi, która powiada: „strach strachem, a myśl — myślą”, ibid.*, p. 44.

Au chapitre XXIII, après avoir tiré trois cent fois, le narrateur exprime un certain remord (p. 187). Au chapitre XXIV, « sur les marais », le narrateur s'adonne à l'observation des oiseaux et confie l'origine de sa passion pour la nature – transmise par sa mère – qui « réveille [en lui] l'homme primitif⁵⁹ » (p. 189). Cette confiance révèle une « plasticité » intérieure qui favorise certainement son adaptation à l'Altérité de ses interlocuteurs et elle élargit singulièrement l'imaginaire aventurier, car s'il se rappelle avoir été initié à la chasse par son père (p. 50), sa familiarité avec la vie sauvage comporte un versant féminin et maternel qui nous éloigne un peu de l'idéologie viriliste pointée par S. Venayre. Au chapitre XXXIV, le voici invité à chasser le loup à la manière kirghiz, c'est-à-dire au fouet : « [...] c'était la plus folle et la plus passionnante des chevauchées. J'avais l'impression de n'être plus moi-même qu'un animal luttant comme aux temps primitifs avec d'autres bêtes sauvages » (p. 276). Il ne s'agit sans doute pas ici de s'identifier à l'animal, mais de libérer l'animalité en soi.

C'est sans doute par un souci de composition très concerté que le livre se clôt, au chapitre XXXVIII, intitulé « Poursuivi par une hanoum de la prairie », par une histoire opérant un ultime renversement des rôles, non plus entre chasseur et gibier, mais entre homme et femme. L'équipe retrouve son ami kirghiz Suliman. Celui-ci cherche à remercier le narrateur pour l'amputation du pouce qui lui a sans doute sauvé la vie (p. 279) et affecte à son service un jeune page qui se révèle être sa propre sœur, qu'il lui offre comme « hanoum », c'est-à-dire comme première épouse (p. 302). Très embarrassé, le géologue cherche à éviter la vengeance de Suliman s'il lui fait l'affront de la refuser et le suicide de la jeune fille déshonorée par ce même refus. Il apprend « qu'il n'y a qu'une façon pour elle d'éviter l'humiliation, c'est que l'homme s'en aille sans être vu par l'abandonnée au moment où il quitte le pays⁶⁰ » (p. 305). Ainsi le narrateur s'échappe-t-il en se glissant dans un train « comme s'[il] suivai[t] un daim à l'affût, bien que cette fois-ci ce fût mon tour d'être gibier⁶¹ » (p. 307). Ainsi la boucle thématique de la chasse et structurelle de l'inversion est-elle bouclée. Ce chapitre constitue par la même occasion la reprise inversée du chapitre I, où les Européens sauvaient une autre jeune fille du suicide, mais pour la rendre à son triste sort. L'épisode, très romanesque, est peut-être fictif, mais il cherche à achever un parcours qui est celui d'une intégration à la

59. [...] *Rozbudziła we mnie gorącą, wprost żywiołową miłość do natury, szczególnie nietkniętej ręką człowieka!*, *ibid.*, p. 184.

60. *Wtedy tylko hańba nie spada na głowę niedoszłej „hanum”, gdy mężczyzna odejdzie, a oczy porzuconej dziewczyny nie zobaczą go w chwili, gdy koń lub wóz ruszy*, *ibid.*, p. 251.

61. [...] *Jak gdybym skradał się do jelenia. Lecz w tym wypadku ja byłem upatrzoną zdobyczą* [...], *ibid.*, p. 253.

communauté des Autres, offerte et finalement rejetée, pour ne garder, sous forme de plaisanterie, que la découverte de l'Autre en soi : « Cinq jours plus tard, j'étais à Pétrograd, et ma mère, voyant mon teint brûlé et basané, mes mains calleuses, se mit à rire et me dit en plaisantant : "Il y a du Tartare en vous⁶² !" » (p. 307). Parler de décentrement et d'initiation serait tout à la fois abusif et anachronique. Mais même par plaisanterie, le récit témoigne d'une certaine souplesse intérieure du voyageur. L'identité du sujet, dans son rapport à l'animal, à soi et aux autres, n'est pas totalement figée et ethnocentrée. Pour autant, il ne faudrait pas ignorer un dernier aspect du rapport à « l'invisible » du narrateur : la permanence (ou la résurgence ?) d'une problématique chrétienne.

Pour être « complet » ou « conforme » au modèle américain, le « western oriental » se doit de proposer des récits de rédemption. La première modalité est celle de la réhabilitation toute laïque des forçats, grâce à l'absence de préjugés et aux bons traitements de l'équipe scientifique, un peu à la manière du beau western de Jacques Audiard, *Les Frères Sisters* (2018), où c'est une utopie laïque qui sauve les deux frères criminels. Pour préciser le contexte, à part lorsqu'il a affaire à des Polonais, F. Ossendowski rencontre essentiellement des orthodoxes russes. Au chapitre VII, Hak lui raconte l'une de ses aventures. Il s'est caché chez un fabricant de liqueur de tarentules, drogue utilisée pour endormir les clients d'auberge, qui se retrouvaient ensuite totalement dépouillés, amnésiques et abandonnés dans la steppe. Mais Hak complète ainsi : « Son abominable métier ne l'empêchait pas, cela étant, de faire le bien autour de lui. De toutes parts, des malades arrivaient [...]. Ce fabricant de liqueur empoisonnée les soignait tous sans exiger le moindre paiement⁶³ » (p. 76). Propos qui confirment « l'âme fiévreuse et altérée » de Hak, nullement indifférent aux questions de morale (p. 92). Le chapitre XXXVI raconte une histoire à la fois romanesque et tragique. Le narrateur découvre l'ascendant d'un moine, Klesnikoff, sur les habitants d'un village sibérien. Il s'agit d'un « demi-fou créateur d'une secte farouche de suicidés⁶⁴ » (p. 294). Le moine cherchant à manipuler une jeune femme et la poursuivant jusque dans la forêt est abattu par le mari de celle-ci. Dans ce chapitre, le narrateur prend clairement parti

62. *W parę dni później byłem już w Petersburgu, a moja matka, zobaczywszy mą szerniałą, opaloną twarz i zgrubiałe ręce, roześmiała się i zauważyła głosem żartobliwym. — Coś w tobie jest teraz tatarskiego!*, *ibid.*, p. 253.

63. *Straszne to rzemiosło, a jednak widziałem, że czynił on wiele dobrego. Z różnych stron ziemi kirgiskiej i z Siedmiorzeczca przybywali do niego chorzy [...] Ten fabrykant wina trującego wszystkich leczył chętnie i bezinteresownie*, *ibid.*, p. 64.

64. [...] *Ten półobląkany mnich, oszukaniec, założyciel ponurej sekty samobójców [...]*, *ibid.*, p. 242-243.

contre ce christianisme dévoyé et décide de couvrir le meurtre, la victime étant opportunément engloutie dans des sables mouvants (p. 294-295). En contre-point, mais un peu plus haut, le chapitre XXXII, « Le frère noir », raconte la trajectoire de rédemption de son héros éponyme. Un homme de haute condition a commis un crime qui ne sera révélé ni au narrateur ni aux lecteurs. La vie d'un monastère des plus stricts ne l'apaise pas. Il choisit de s'établir sur la manche de Tartarie comme sauveteur en mer, avec deux Aïnous lépreux et convertis au catholicisme. Ils sauvent souvent des forçats évadés qui lui vouent, dans tous les bagnes de la région, un culte superstitieux (p. 260). Le poète Kuriloff l'évoque comme « le moine volant », bien que [s]on bateau n'ait rien d'un vaisseau fantôme⁶⁵ » (p. 259) [*latającego mnicha*, p. 297]. Ce moine s'impose des chaînes, comme les forçats, et toutes sortes de pénitences. Il meurt peu après le passage du narrateur à la fin d'un chapitre qui combine romanesque et apologétique chrétienne. Là encore, difficile d'évaluer s'il s'agit de chapitres conçus pour plaire au public polonais ou d'authentiques préoccupations que la conversion d'Ossendowski au catholicisme, en 1942, pourrait éclairer⁶⁶.

En dernière analyse, l'étude des croyances représentées dans *Asie fantôme* montre que l'auteur restitue les contradictions mais ne les tranche ni ne les dépasse clairement. Ainsi l'irrationalité est-elle la chose du monde la mieux partagée, tandis que l'intégration parmi les populations locales est conquise puis refusée *in extremis*, même si le voyageur a suffisamment exploré son identité pour découvrir l'Altérité en lui-même. La permanence ou le retour de la problématique chrétienne de la Rédemption, colorée par le contexte orthodoxe, repose sur un jeu de contrastes et ne donne pas le dernier mot à l'apologétique du chapitre XXXII, du moins dans l'édition française, car, du fait de l'interversion entre III^e et IV^e parties, c'est précisément ce chapitre « Le moine noir », placé en quarante-deuxième position, qui clôt *Asie fantôme* en polonais. Ainsi l'auteur ou ses traducteurs ont-ils choisi,

65. La comparaison au vaisseau fantôme, absente du texte en polonais, est manifestement une nouvelle adjonction du traducteur français.

66. D'après son biographe, Witold Michałowski, l'itinéraire religieux d'Ossendowski a été, semble-t-il, assez tortueux : né catholique, en Lettonie, il s'est converti au luthéranisme pour épouser sa deuxième femme, puis s'est reconverti au catholicisme après la mort de sa seconde épouse, peut-être dans l'espoir de se remarier... Pratique assez répandue à l'époque, puisque Piłsudski a fait la même chose. W. Michałowski a publié trois livres sur Ossendowski – *Tajemnica Ossendowskiego* (1990) [*Mystérieux Ossendowski*], *Wielkie safari Antoniego O. Kim był Antoni Ferdynand Ossendowski* (2004) [*Le grand safari d'Antoni O. Qui était Antoni Ferdynand Ossendowski ?*], et *Ossendowski : podróż przez życie* (2015) [*Ossendowski : un voyage à travers la vie*]. Intitulés différemment, ces trois livres sont néanmoins basés pour l'essentiel sur les mêmes sources.

pour les lecteurs polonais, une conclusion chrétienne, pour les lecteurs français, réputés plus laïcs, aimant l'humour et la bagatelle, une conclusion mettant en scène les trois femmes qui se disputent le cœur du protagoniste : la jeune « hanoum » kirghize, sa « véritable hanoum », c'est-à-dire son épouse polonaise, et enfin sa mère, qui « encadre » le livre, présente dans la dédicace et dans l'excipit.

Notre relecture d'*Asie fantôme* permet d'éclairer en partie la chronologie de la redécouverte de ce texte en France et en Pologne, dans laquelle les facteurs économiques du monde de l'édition ont sûrement joué aussi un rôle. Dans les années 1990, les éditeurs polonais ont pu tabler sur un double horizon d'attente : tout d'abord, permettre à leurs compatriotes de lire un auteur interdit durant toute la période communiste et n'ayant même pas été réhabilité en 1956 – ce qui ne va pas sans le désir de rendre justice à une victime de la censure – et, en second lieu, permettre aux Polonais de se réapproprier une mémoire du capitalisme au moment où le pays renouait, comme l'ex-URSS ou la Chine un peu plus tard, avec ce système économique et devait tendre toutes ses forces pour s'y initier et tenter de le comprendre. Peut-être s'agissait-il également de récupérer une mémoire de l'Extrême-Orient russe, lointaine « seconde patrie » des Polonais, bien malgré eux, comme l'écrit F. Ossendowski dans sa brève préface (p. 9/p. 7). En France, à cette époque, c'est le regain d'intérêt général pour les pays qui viennent de se libérer du communisme et la manière dont ils vont effectuer leur transition vers la démocratie et l'économie de marché qui explique probablement la réédition du livre. Mais il n'est pas exclu que l'intérêt pour le genre viatique suscité par le festival « Étonnants voyageurs », à partir de 1992, ait contribué à faire rééditer, parmi d'autres, ces récits de voyage permettant de renouer avec une époque antérieure à ce que les spécialistes de ce genre littéraire appellent « la fin du voyage ». Il y a quelques convergences possibles entre la réception polonaise et française d'Ossendowski dans les années 1990 – une période de transition se retourne sur une autre époque de transition – mais il faut garder présent à l'esprit que la résonance subjective du passé sibérien et bolchévique est toute autre pour les lecteurs polonais que pour les Français. Lorsque les textes d'Ossendowski sont de nouveau réédités à partir de 2008, la transition politique et économique a déjà vingt ans, l'intégration européenne a eu lieu en 2004, et certains auteurs, comme Andrzej Stasiuk, ont perçu, dès les années 1990, les premiers symptômes de « l'ostalgie ». Il est permis de se demander si, alors, les réceptions polonaise et française des œuvres d'Ossendowski ne divergent pas, dans la mesure où on pourrait peut-être déceler en Pologne les premiers signes de la montée du conservatisme qui a abouti à l'élection d'octobre 2015. La réception médiatique de cet auteur, très prisé des journalistes de droite, en Pologne, semble donner raison à la thèse de S. Venayre, bien que celle-ci ne porte pas sur un corpus polonais.

Parmi les universitaires polonais, F. Ossendowski est un auteur controversé, soupçonné de plagiat pour la fin de *Bêtes, hommes et dieux*⁶⁷ et d'hybridation de ses récits autobiographiques avec de la fiction. L'article d'E. Koziolkiewicz fait le point sur les différentes lectures dont il est l'objet : on peut déceler, entre autres, une polonisation⁶⁸, une posture orientaliste ou une tendance à l'américanisation. Ces trois lectures sont évidemment pertinentes, selon la langue dans laquelle on lit ces textes et les passages sur lesquels on s'arrête. Mais le débat prend une tournure politique quand l'éditeur scientifique du livre de Sven Hedin, A. Piskozub, accuse ses admirateurs d'avoir montré trop d'indulgence à son égard parce qu'il était, à leurs yeux, un héros anti-communiste⁶⁹.

Notre contribution ne conteste nullement la pertinence de telles discussions mais propose, en premier lieu, de nuancer un peu le propos. L'idéologie d'*Asie fantôme* est pour le moins hétéroclite : parallèlement à un anti-communisme résolu, des éléments progressistes y sont développés (critique du bague tsariste, critique de la colonisation russe, critique de la condition de la femme dans les peuples turco-mongoles), à moins qu'il ne faille soumettre ces thèses au soupçon d'arrière-pensées nationalistes (les Russes et les Ukrainiens ont plus souvent le mauvais rôle que les Polonais). Sur ce point, il est possible que la réception française privilégie l'humanisme et la philanthropie de l'écrivain polonais et soit moins sensible à d'éventuels sentiments anti-russes et anti-ukrainiens.

En second lieu, nous espérons contribuer à ouvrir, tout comme l'article d'E. Koziolkiewicz, quelques chantiers intellectuels. Il est urgent que des éditeurs fassent retraduire ces textes à partir du polonais, avec un appareil critique de qualité, et éventuellement assortis d'images, lesquelles disparaissent systématiquement des éditions françaises de la littérature polonaise⁷⁰. Afin de rendre attractifs ces textes pour le public occidental contemporain, il faudrait le présenter dans une perspective comparatiste, autre chantier pour les chercheurs. Les spécialistes polonais ont déjà balisé les relations d'influence entre F. Ossendowski et ses prédécesseurs ou contemporains anglo-saxons ou polonais. Mais étant donné qu'il a étudié, travaillé et publié ses travaux en russe, on ne peut faire l'économie de le resituer dans le contexte de la littérature et des sciences humaines russes, à commencer par l'oeuvre

67. Cf. l'article d'E. Koziolkiewicz dans ce volume : S. Hedin l'accusait d'utiliser la fin du livre d'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, *Mission de l'Inde en Europe*, 1910.

68. KOTWICZ, 1972.

69. PISKOZUB, 2014.

70. *Asie fantôme* ne comporte pas de photos en version originale, mais *Bêtes, hommes et dieux*, contient dans l'édition 2008a, 14 photos, p. 273-279.

d'Arseniev. Toutefois le contexte intellectuel français devrait également être présent, car l'auteur parlait notre langue et avait étudié les sciences à la Sorbonne entre 1899 et 1901. Sa conversation avec le « moine noir », au chapitre XXXII, lève le voile sur ce domaine à prospecter, ou à importer, si des chercheurs, notamment russes et polonais, ont déjà abordé la question :

[...] *Dowiedziawszy się, że byłem przez czas dłuższy w Paryżu, rozpytywał mnie o takich uczonych jak Lichtenberg, Réclus, Roux, Boussinesq, Flammarion i Poincaré; bardzo się interesował Lwem Tolstojem, Włodzimierzem Solowjewem i literatem Korolenką. Wszystkich ich kiedyś znał osobiście, gdyż dużo niegdyś podróżował po całej Europie.* (OSSENDOWSKI, 2008a, p. 293)

Puis ayant appris que j'avais passé quelque temps à Paris, il m'interrogea sur quelques savants français tels que Lichtenberg, Reclus, Roux, Bousinesq, Flammarion et Poincaré. Il s'intéressait beaucoup à Léon Tolstoï, à Vladimir Solovieff et à l'écrivain Korolenko qu'il avait connus personnellement aux cours de ses nombreux voyages en Europe. (p. 256)

Certes, cette liste est celle de son interlocuteur, mais il semble qu'Ossendowski était capable de soutenir une telle conversation. Et, parmi les illustres noms, nous retiendrons celui du géographe anarchiste Elysée Reclus. Tout d'abord, c'est l'occasion de préciser au passage la thèse de S. Venayre. Pour lui, nombre d'auteurs de romans d'aventures sont plutôt des anarchistes de droite⁷¹. En second lieu, ce nom oriente notre attention vers les géographes français parmi lesquels vient d'apparaître, enfin, une postérité littéraire des auteurs polonais. Dans *L'Hiver aux troussees : voyage en Russie d'Extrême-Orient*, Cédric Gras sillonne à peu près les mêmes régions qu'Ossendowski et Arseniev qu'il mentionne tous deux⁷². Enfin, une piste mériterait d'être explorée : l'historien de l'art britannique, Robert Byron, qui a voyagé en Iran et en Afghanistan, en 1933-1934, aurait-il lu la version américaine des livres d'Ossendowski⁷³ ? Il ne le mentionne jamais, mais sa *Route d'Oxiane* présente quelques « points de contact » intéressants avec *Asie*

71. VENAYRE, 2002, p. 280.

72. GRAS, 2015, p. 141 et 241 pour OSSENDOWSKI et p. 208, 221 et 242 pour Arseniev et Kurosawa. Les allusions et réminiscences sont évidemment plus nombreuses que ces références explicites.

73. BYRON, 2017.

fantôme : tout d'abord, même ambiance virile entre hommes excellents cavaliers, à la différence près que R. Byron était homosexuel, ensuite même lyrisme devant la beauté paradisiaque de la végétation, dans la vallée de l'Oussouri qui conjoint, par son climat, le Nord et le Sud, pour F. Ossendowski, et dans le Turkestan pour R. Byron et son ami Christopher Sykes, et, enfin, même hommage à une mère adorée :

Matka bowiem moja, kiedy byłem zupełnie małym chłopcem, na przechadzkach w lesie lub w polu przyzwyczaiła mnie do tego i rozbudziła we mnie gorącą, wprost żywiołową miłość do natury, [...].
(OSSENDOWSKI, 2008a, p. 184)

C'est un passe-temps [l'ornithologie] que j'ai toujours beaucoup aimé depuis les jours de mon enfance où ma mère m'apprit à observer la vie végétale et animale [...] et fit naître en moi l'amour profond, presque instinctif, de la nature vierge. (p. 189)

À ces lignes de l'écrivain polonais répondent, pour ainsi dire, celles du Britannique, dans l'excipit de son récit de voyage et essai sur l'architecture religieuse musulmane de Perse qu'il dédie à sa mère : « [...] ma mère – à qui, maintenant que tout cela est fini, j'offre ce récit : ce que j'ai vu, c'est elle qui m'a appris à le voir – elle me dira si je lui ai fait honneur⁷⁴. »

Bibliographie

Œuvres

Oeuvres en version originale

GRAS Cédric, 2015, *L'Hiver aux trouses : voyage en Russie d'Extrême-Orient*, Stock, Paris, 272 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1923, *W ludzkiej i leśnej kniei, Gebethner i Wolff*, Varsovie, 300 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1923, *Przez kraj ludzi, zwierząt i bogów: (konno przez Azję Centralną)*, Gebethner i Wolff, Varsovie, 348 p.

74. BYRON, 2017, p. 412.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1990 [Reprint de l'édition de 1923], *Przez kraj ludzi, zwierząt i bogów: (konno przez Azję Centralną)*, Poprzednia oficyna", Łódź, 348 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1990, *Przez kraj ludzi, zwierząt i bogów: (konno przez Azję Centralną)*, Agencja Wydawnicza "BS", Varsovie, quatre fascicules séparés.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 2007, *Przez kraj ludzi, zwierząt i bogów: (konno przez Azję Centralną)*, Wydawnictwo LTW, Łomianki, 271 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 2008a, *W ludzkiej i leśnej kniei*, Wydawnictwo LTW, Łomianki, 298 p.

Oeuvres en version anglaise

OSSENDOWSKI, Ferdinand, 1922, *Beasts, Men and Gods*, E. P. Dutton & Company, New York, 325 p.

OSSENDOWSKI, Ferdinand, 1924, *Man and Mystery in Asia*, trad. du pol. PALEN L.S., E. P. Dutton & Company, New York, 343 p.

Oeuvres en version française

ARSENIEV Vladimir, 1939 [1923], *La Taïga de l'Oussouri - Mes expéditions avec le chasseur gold Derzou* [По Уссурийскому Краю], 1^{er} livre de la trilogie, trad. du russe par le prince WOLKONSKY Pierre P., Éditions Payot, Paris, 313 p.

ARSENIEV Vladimir, 1977 [1923], *Dersou Ouzala : la Taïga de l'Oussouri* [Дерсу Узала Из воспоминаний о путешествиях по Уссурийскому краю в 1907 г. Владивосток], trad. du russe par le prince WOLKONSKY Pierre P., Éditions Pygmalion, Paris, 313 p, Paris, [rééd. en 2007 (réédition de l'édition française de 1939 présentation, glossaire, bibliographie et cartographie par JAN Michel, Éditions Payot & Rivages (coll. Petite bibliothèque Payot : voyageurs n° 624), Paris, 395 p.]

ARSENIEV Vladimir, 1994 [1937], *Aux confins de l'Amour* [В зорях Сухомэ-Алиня], œuvre posthume, troisième livre de la trilogie *Dersou Ouzala*, traduit par GARCIA Antoine & GAUTHIER Yves, Actes Sud (coll. Terres d'aventure), Arles, 231 p.

BYRON Robert, 2017 [1937], *Route d'Oxiane [The Road to Oxiana]*, trad. de l'angl. par PÉTRIS Michel (1990), éd. Payot & Rivages (coll. petite bibliothèque Payot voyageurs), Paris, 416 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1925, *L'Homme et le mystère en Asie*, trad. de l'angl. par RENARD Robert, éd. Plon-Nourrit, Paris, 306 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1934, *Le Fils de Belira*, Albin Michel (coll. maîtres de la littérature étrangère), Paris, 317 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 1995, *Bêtes, hommes et dieux. À travers la Mongolie interdite 1920-1921*, trad. de l'angl. par RENARD Robert, éd. Phébus (coll. Libretto), Paris, 311 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 2011 [1996], *Asie fantôme. À travers la Sibérie sauvage (1898-1905)*, trad. de l'angl. par RENARD Robert, éd. Phébus, (coll. Libretto), Paris, 311 p.

OSSENDOWSKI Antoni Ferdynand, 2008b, *Asie fantôme. À travers la Sibérie sauvage (1898-1905)*, trad. de l'angl. par RENARD Robert, éd. de la Loupe, 272 p.

Critique

Ouvrages

BOBOWICZ Zofia, 2012, « Traduire l'Europe. Échanges entre la France et les pays de l'ex-bloc soviétique au cours de la seconde moitié du xx^e siècle » in NOWICKI J. & MAYAUX C. (dir.), *L'Autre francophonie*, H. Champion, Paris, 352 p.

CHRUSZCZYŃSKI Andrzej, 1995, *Geniusz grafomanii. Rzecz o Antonim Ferdynandzie Ossendowskim* [trad. fr du titre], Wydawnictwo Uczelniane Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Bydgoszczy, Bydgoszcz, 78 p.

DEBAENE Vincent, 2010, *L'Adieu au voyage. L'Ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard (coll. Bibliothèque des sciences humaines), Paris, 517 p.

LACOSTE Yves, 2012 [1976], *La Géographie, cela sert, d'abord, à faire la guerre*, La Découverte, Paris, 248 p.

MICHAŁOWSKI Witold, 1990, *Tajemnica Ossendowskiego* [Le mystère d'Ossendowski], Wydawnictwa «ALFA», Warszawa, 168 p.

MONLUÇON, A.-M., 2018, „Syberyjskie spotkanie Europy i Azji w książce *W ludzkiej i leśnej kniei* Ferdynanda Ossendowskiego (1923)” [La rencontre de l'Europe et de l'Asie en Sibérie et Mongolie dans *Asie fantôme* de Ferdinand Ossendowski], trad. en pol. par KOZIOŁKIEWICZ Elzbieta in YINHUI Mao, *Spotkania Polonistyki Trzech Krajów - Chiny, Korea, Japonia. Międzynarodowa Konferencja Akademicka, Kanton 2016* [Rencontres de polonistique de Chine, Corée, Japon], Wydawnictwo Naukowe Sub Lupa, Varsovie-Kanton, 532 p.

PISKOZUB Andrzej, 2015 [1925], „Słowo wstępne” in HEDIN S., *Ossendowski a prawda*, [*Ossendowski und die Wahrheit*], trad. de l'allemand par POŁOŃCZYK A., préface de PISKOZUB A., Wydawnictwo ElSet, Olsztyn.

VENAYRE Sylvain, 2002, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier (coll. historique), Paris, 352 p.

WEBER Max, (1904-1905), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, [*Die protestantische Ethik und der „Geist” des Kapitalismus*], tr. de l'allemand par CHAVY Jacques, (1964), tr. de l'allemand par GROSSEIN Jean-Pierre, Plon, Paris; Gallimard, (2004), Pocket/Plon, collection Agora, 2010, tr. de l'allemand par KALINOWSKI Isabelle, (2017), Flammarion. A revoir édition de référence.

Revues

KOTWICZ Władysław, 1972, „Jeszcze raz w sprawie Ossendowskiego” [Encore à propos d'Ossendowski], wyd. i wstęp S. Kałużyński, *Przegląd Orientalistyczny* [Revue orientaliste], n° 2 (82).

KOZIOŁKIEWICZ E, 2020, « Un Polonais en Extrême-Orient : tribulations d'un texte de New York-Paris-Varsovie », dans ce volume.

Autres

KUROSAWA Akira, 1975, *Dersou Ouzala*, Sociétés de production : Mosfilm (Moscou), Tōhō, Nippon Herald Production (Tokyo), en collaboration avec la 3^e unité créatrice (URSS) et l'Atelier 41 (Japon) Société de distribution : Sovexportfilm.

Le récit de voyage d'Antoni Ferdynand Ossendowski, *Asie fantôme. À travers la Sibérie sauvage (1898-1905)*, écrit en 1923 et traduit en français en 1925, via l'anglais, résulte d'une histoire éditoriale complexe et attend encore une traduction d'après l'original polonais. Il s'agit d'éclairer ici les raisons de son succès lors de sa première réception et celles de sa redécouverte depuis 1989 et la levée de la censure en Pologne : pourquoi (re)lire *Asie fantôme* ? Ce livre qui double les écrits scientifiques du géologue polonais peut faire l'objet d'au moins trois lectures complémentaires : comme récit littéraire d'un scientifique, il articule la science avec l'économie et l'écologie ; comme texte inspiré des romans d'aventures anglo-saxons ou polonais, il s'impose comme un western anti-colonial du Far East ; comme texte d'un auteur rescapé d'une chasse à l'homme des révolutionnaires russes et mongols en 1920-1921, racontée dans *Bêtes, hommes et dieux*, il déploie tout un monde fantômal, où le narrateur côtoie la mort et les morts.

Mots-clefs : récit de voyage, romans d'aventures, Sibérie, science, écologie, western, anticolonialisme, fantômes, bague, révolution.

*A Pole in the "Far East": Man and Mystery
in Asia. Through Wild Siberia (1898-1905)
by Ferdynand Ossendowski (1923)*

The travelogue by Antoni Ferdynand Ossendowski, Man and Mystery in Asia. Through Wild Siberia (1898-1905), written in 1923 and translated from English into French in 1925, results from a complex editorial history and still awaits a translation from the Polish original. The aim here is to shed some light on the reasons for its success at its first reception and its rediscovery since 1989 and the rise of censorship in Poland: Why (re)read Man and Mystery in Asia? This book, which goes beyond the scientific writings of the Polish geologist, can be read at least at three additional levels: as the literary narrative of a scientist, it articulates science with economics and ecology; as a text inspired by Anglo-Saxon or Polish adventure novels, it stands out as an anti-colonial western in the Far East; as the text of an author who had escaped a manhunt by Russian and Mongolian revolutionaries in 1920-1921, a story narrated in Beasts,

Men and Gods, he depicts a whole shadow world, where the narrator experiences proximity with death and the dead.

Keywords: travel narrative, adventure novels, Siberia, science, ecology, western, anticolonialism, ghosts, prison, revolution.